

MICHEL JAZY ET PIERRE BERNARD



devrait nous aider afin que nous accomplissions le mieux possible cette tâche que j'estime irremplaçable. Dans mon esprit, il ne s'agit pas de réclamer un manque à gagner parce que nous sommes obligés de sacrifier énormément aux exigences de la compétition, mais d'une sorte de prise en considération de ce que nous représentons effectivement pour le développement du sport dans notre pays.

J. ETIENNE. — Si nous parlions maintenant d'un sujet passionnant : le public et le sport. Quel rôle le public a-t-il joué pour vous ? On dit d'autre part que la France n'est pas une nation sportive. En ce qui concerne l'intérêt que portent les Français aux compétitions sportives de premier plan, il y a, en football du moins, une désaffection assez sensible. Quelle est votre opinion sur ces sujets ?

M. JAZY. — J'ai été choqué par l'attitude des spectateurs qui ont assisté au match France-Pologne qui s'est déroulé la saison passée au Parc et auquel j'avais été invité. L'équipe de France avait fait une première mi-temps de toute beauté et l'enthousiasme était grand. Après le repos, cela tourna moins bien. Là, les spectateurs sifflèrent un maximum. Je trouve cela profondément injuste car si parfois le spectacle est franchement mauvais, ce n'était pas le cas.

En athlétisme, le public est plus restreint d'une façon générale, mais c'est un public de connaisseurs. Il est très exigeant, mais moins insolent que le public du football. Il y a bien parfois des siffleurs mais ils sont pris dans une ambiance où l'on apprécie l'effort des athlètes. Le public de l'athlétisme « participe », il n'est jamais passif. Je crois que c'est un public de qualité.

J. ETIENNE. — Quand j'étais gosse, je me souviens avoir lu quelque part cette déclaration de Ladoumègue : « La foule ? Une mère pour moi. »

« LE PUBLIC M'A AIME »

M. JAZY. — Pour moi aussi. Le public a joué un grand rôle dans ma carrière. Je peux dire, il me semble, que le public m'a aimé. Je me rappelle les merveilleuses soirées de Saint-Maur où une véritable communion s'établissait entre les spectateurs et moi. Je crois que j'ai eu cette sympathie de la foule justement — comme disait Pierrot — parce que je n'ai jamais triché, parce que j'ai toujours cherché à donner le meilleur de moi-même.

P. BERNARD. — La réalité, en football, est fort différente et surtout moins lyrique. Il est indispensable qu'une ville soutienne son équipe. L'exemple tragique de Paris est là pour l'attester. Quand Michel Jazy est à l'affiche d'une réunion d'athlétisme, on peut dire que la réussite est assurée même si les autres participants sont moins bons. En football, c'est l'équipe tout entière qui doit réussir. Une sorte de « mariage » doit se contracter entre le public et son équipe. Quand l'accord n'est pas parfait, il y a parfois des « scènes de ménage », mais l'essentiel comme dans tout ménage est que l'on se raccommode rapidement.

Mais il est incontestable que, pour le football, la foule joue un grand rôle. Je vous rappellerai une anecdote. Quand je fus sur le point de quitter Nîmes, j'étais en pourparlers avec un club espagnol et j'ai rencontré l'ancien Niçois, Stadiste et Marseillais Marcel Domingo, qui fit une partie de sa carrière en Espagne. Marcel m'a dit : « Si un jour tu es fatigué ou que pour une raison quelconque tu n'as pas envie de jouer, le public espagnol par son enthousiasme t'obligera à te sortir les tripes. »

En France, évidemment, on ne risque pas d'entendre des propos de ce genre car, malheureusement, on est loin d'enregistrer les assistances que nous voyons dans les grands pays limitrophes. Certes, même pour nous, jouer à domicile représente un avantage incontestable : plusieurs points assurément, mais ce n'est en rien comparable à ce qui se passe au-delà de nos frontières.

M. JAZY. — Il y a plusieurs causes à la désaffection du public, mais l'une d'elle doit retenir notre attention car il est certainement possible d'y remédier : c'est la baisse de qualité. Trop de matches n'ont que peu d'intérêt, ne sont guère spectaculaires et le public, très sollicité par ailleurs, déserte les stades de football. Par contre, en athlétisme, on peut dire que depuis six ans, environ, il y a un certain engouement et la fidélité des spectateurs ne se dément pas.

PAS DE PRIME A LA MEDIOCRITE

P. BERNARD. — Michel aborde là un sujet vaste. En fait, c'est de la réforme de tout le football dont il faut



parler ; nous en aurions pour des heures. Je me contenterai simplement de dire :

1) Avec une première division à vingt clubs et une seconde division telle qu'elle existe, le professionnalisme ne peut être sérieusement organisé en France. Je suis passé par Saint-Etienne : ça c'est un véritable club professionnel ; mais combien sont-ils comme lui ? 2) Le contrat actuel du joueur est une prime à la médiocrité. Les très bons joueurs sont intranférables, mais les joueurs « moyens » ont parfois réalisé de meilleures affaires en se faisant transférer tous les deux ou trois ans. Au contraire, avec un contrat à temps, un footballeur cherchera toujours à prouver sa valeur, il s'efforcera d'obtenir le meilleur rendement possible, s'il veut faire un nouveau contrat plus intéressant que celui qui est en train de courir...

Quand nous aurons une Division 1 réduite, composée de clubs capables de faire du professionnalisme ; quand sera établi le contrat à durée librement déterminée tout ne sera pas fait, mais un grand pas aura été accompli et je suis persuadé que par voie de conséquence la qualité du jeu s'améliorera.

M. JAZY. — Bien entendu, je ne fais pas ici le procès du football. Chacun sait qu'il demeure, avec l'athlétisme, mon sport de prédilection ; j'essaie simplement de comprendre ce qui ne va pas. Par exemple, le cinéma que font les attaquants quand ils ont marqué un but, ces embrassades interminables, je crois que ce n'est pas tellement prisé, compte tenu qu'il y a si peu de buts marqués, en règle générale. Un peu de mesure dans les démonstrations d'enthousiasme serait assez bien venue. J'ai entendu des réflexions de spectateurs à ce sujet.

P. BERNARD. — Ces manifestations ont été importées par les Sud-Américains. C'est entré dans nos mœurs. Il faut comprendre les attaquants... c'est tellement difficile, dans le football actuel, de marquer un but...

M. JAZY. — Quoi qu'il en soit, il faudrait éduquer le public. Et, pour cela, la presse a un rôle à jouer.

J. ETIENNE. — Puisque Michel vient d'évoquer le rôle de la presse. On pourrait approfondir un peu cette question. J'aimerais connaître votre sentiment sur ce que doit être une presse sportive. Quels ont été vos rapports avec la presse ?

P. BERNARD. — Jusqu'à un certain âge, je n'aimais pas tellement parler aux journalistes. Par timidité d'abord, ensuite parce que j'avais peur de passer auprès de mes coéquipiers pour un prétentieux. Je ne voulais pas donner l'impression de me placer. Ce n'est que plus tard, quand j'ai eu l'impression que je n'aurai plus rien à attendre de la presse que j'ai été plus libre avec les journalistes. Ne prenez pas cela pour une marque de défiance. Je crois avoir prouvé depuis que je peux entretenir des contacts amicaux avec vos confrères. Je suis maintenant plus à l'aise qu'autrefois, pour la raison indiquée plus haut.

M. JAZY. — Je n'ai pas eu de problèmes avec la presse. Il est vrai que j'ai toujours annoncé la couleur. Les journalistes ont su à quoi s'en tenir. D'une manière plus générale, je le répète, la presse a un rôle d'éducation auprès du public. Elle ne doit pas sous-estimer ses possibilités en ce domaine.

P. BERNARD. — C'est l'éducation du caractère du Français qu'il faudrait faire.

NON A UNE CERTAINE PRESSE

J. ETIENNE. — La presse n'a-t-elle pas contribué à faire de vous des vedettes ?

M. JAZY. — Parfois elle exagère, du moins une certaine presse. Vos performances sportives n'intéressent certains journaux que dans la mesure où elles leur permettent d'affabuler, d'entrer dans votre vie privée.

P. BERNARD. — Je ne suis pas dans la presse mais il me semble que l'on doit concilier l'aspect commercial, l'aspect moral et l'aspect sportif. Ce n'est sans doute pas facile. Ce qui me paraît devoir commander, c'est le souci d'objectivité et la liberté du journaliste. Un journaliste doit pouvoir écrire ce qu'il pense sans avoir à subir des pressions d'aucune sorte. Son seul maître, ce doit être sa conscience.

J. ETIENNE. — Et la télévision ? Le domaine du sport lui est de moins en moins étranger. Ne pensez-vous pas qu'elle contribue grandement à une meilleure connaissance de l'activité sportive sous toutes ses formes ? N'est-ce pas un moyen puissant d'éducation des masses et le sport ne doit-il pas y trouver son compte ?

M. JAZY. — Le rugby lui doit sa popularité. S'il n'y avait pas eu Couderc et son enthousiasme, la retransmission des matches des Cinq Nations, il n'y aurait pas eu de rugby ni dans le Nord, ni en Bretagne. Grâce à la TV, le ballon ovale a gagné de nombreux partisans et je ne suis pas loin de penser qu'il a, dans l'esprit de beaucoup de gens, supplanté le football.



Michel Jazy l'athlète : « Avant une course on a peur, on est mort de trac. Après, on savoure la joie d'avoir bien couru ! »



Pierre Bernard le footballeur : « Plus ça va, plus j'ai envie de jouer ! »